

À cheval à travers l'arctique

Laurent Granier, Philippe Lansac et Megan Son

Les premiers pionniers, venus chercher en Alaska or et fourrures, débarquèrent dans le port de Valdez, sur la côte atlantique. Ils bâtaient leurs chevaux et partaient sur le Valdez-Fairbanks Trail, unique sentier d'accès à l'intérieur de la « Grande Terre ». Devant eux : les marais, les ours, le froid... Laurent Granier, Philippe Lansac et Megan Son décident de revenir sur les pas de ces pionniers en traversant l'Alaska à cheval, sur plus de 1800 kilomètres, reliant l'océan Pacifique à l'océan Arctique. Comme eux, ils se heurtent aux sentiers abrupts creusés à flanc de montagne, aux grizzlis et aux glaces... jusqu'au-delà du cercle polaire.

Sommaire

L'appel du Grand Nord	1
Un train de cuivre à prix d'or	2
Solitudes arctiques	4

L'appel du Grand Nord

Ce soir, nous avons monté nos deux petites tentes igloo le long de Mineral Creek, à un kilomètre à l'ouest du centre de Valdez. Nous sommes cinq : deux Français, une Américaine, Boogie, un hongre de onze ans, et Chevelle, une jument de quatre. Megan chatouille leurs naseaux, caresse leur encolure et leur ventre chaud, comme pour bien prendre conscience qu'elle ne rêve pas. Nous savourons tranquillement ces premiers instants d'un long périple. Le feu crépite. Ça sent bon les plantes, les sapins ; l'air est humide dans le courant d'air frais qui descend du glacier. L'accalmie avant l'orage ? Nous n'avons pas la moindre idée de l'aventure qui nous attend.

Pendant trois jours, nous remontons la rivière Lowe et prenons nos premiers bains de boue. Il pleut non-stop, et les moustiques, par milliers, nous harcèlent. Ils se gorgent du sang de nos chevaux qui deviennent de plus en plus nerveux, excédés par les piqûres. Nous arrivons péniblement à faire 20 kilomètres par jour. Le soir, au campement, les chevaux s'allongent sur le sol, incapables de tenir debout.

Nous arrivons à l'entrée du Keystone Canyon le moral dans les talons. Le sentier fut tracé à partir de 1899 par le capitaine William Abercrombie, comme première section du Valdez-Fairbanks Trail, le sentier d'accès vers l'intérieur. Avant, il fallait franchir les monts Chugach en passant par le glacier de Valdez – un voyage quasi suicidaire, lors duquel des centaines d'hommes moururent, dans les crevasses ou par hypothermie. Certains revinrent aveugles, faute d'avoir protégé leurs yeux de la lumière reflétée par la glace et la neige...

Le sentier commence par un éboulis très raide, au bord d'une cascade. Les chevaux dérapent sur les pierres coupantes. La pente s'accroît, puis grimpe à

flanc de falaise. Nous avançons à tâtons au milieu d'une végétation dense, patinant dans la glaise détrempée. Par endroits, le sentier s'est effondré : une faute d'inattention, et c'est la chute sur plus de 200 mètres jusqu'au fond du canyon. Mais pas question de redescendre : le sentier est trop étroit pour que les chevaux puissent faire demi-tour. Les sabots dérapent, frôlent le surplomb rocheux...

Nous arrivons à un pont qui semble avoir été balayé par un orage. Il est coupé en deux, la partie inférieure surplombant une cascade. Mais la passerelle centrale a l'air de bien tenir, avec un bon mètre de large pour passer. Boogie se lance le premier. Il presse le pas, mais passe sans encombre. Chevelle, en plein milieu, prend peur et fait un écart. Elle tombe violemment sur la partie du pont située en contrebas. Elle se débat, tente de remonter... Dans la panique, elle entaille ses membres sur des morceaux de métal. Son sang gicle. Philippe et Laurent tirent de toutes leurs forces sur la longe humide qui glisse entre leurs mains. Si elle nous échappe, c'est le plongeon dans le ravin... Elle cherche à prendre appel sur la longe. Un premier coup d'encolure, et elle arrive presque à se redresser. Mais ses sacs de bât sont trop lourds et elle retombe brutalement. Nous continuons de tirer. Laurent tente de la calmer en lui parlant, pour qu'elle reprenne son souffle. Épuisée, elle s'immobilise quelques instants, les membres arrière dans le vide. « Maintenant ! Allez ! » Chevelle donne un grand coup d'encolure, pose ses antérieurs sur les bords du pont et remonte. Elle est sauvée.

Mais que sommes-nous venus chercher ici ? Comment avons-nous pu prendre des risques aussi fous ? Abrutis par l'accident, nous ne savons plus que penser... Nous ne pouvons plus faire marche arrière.

À cheval à travers l'arctique

Laurent Granier, Philippe Lansac et Megan Son

Chevelle boite terriblement, la tête basse. Nous redescendons jusqu'à la rivière. Le sol devient marécageux, et les chevaux s'enlisent. Nous atteignons enfin le lit de la Lowe. Philippe part en éclaireur : il a de l'eau jusqu'au ventre, et le courant manque l'emporter. Impossible, Chevelle ne passera jamais. Seule solution : continuer sur le Wagon Trail. À Valdez, on nous a dit que le sentier n'avait pas été utilisé depuis au moins trois ans...

La pente est plus douce, mais les broussailles ont tout recouvert. Des arbres sont tombés, barrant la route. Nous passons cinq heures à contourner les troncs d'arbres, à arracher les branches. À certains endroits, les herbes hautes sont aplaties sur le sol, signe que des ours ne sont pas loin. Nous n'avons aucune visibilité. Au bout de trois heures, épuisés, nous pénétrons dans une forêt de pins. Le sentier n'en finit

plus, et Chevelle est à bout de forces. Il faut trouver de l'aide, vite, ou nous risquons de la perdre.

Soudain, nous percevons au loin des aboiements... Depuis cinq heures, nous sommes si concentrés sur tous les bruits susceptibles d'indiquer la présence d'un ours que nous ne sommes plus sûrs de rien. Mais le sentier s'élargit, et nous découvrons une jolie cabane de rondins, entourée de carrés de pelouse. Des fleurs, des sapins. Une trentaine de chiens attachés à des piquets devant leur niche bleue. Un enclos avec des chevaux, des chèvres, des poneys. Enfin !

Nous décidons de laisser Chevelle en convalescence chez des amis de Kenny Lake, plus au nord et reprenons la route, avec un seul cheval. Deux jours plus tard, nous atteignons enfin le sommet du col de Thomson. Nous empruntons alors le sentier du Télégraphe jusqu'au village de Chitina.



Un train de cuivre à prix d'or

Chitina est une surprise. Cette ville fantôme semble tout droit sortie d'un film muet du début du XIXe siècle. Tout est là pour nous faire revivre l'époque des pionniers : un saloon, de vieilles échoppes en bois à larges frontons en planches... En août 1900, entre le

glacier de Kennicott et le McCarthy Creek, une équipe de prospecteurs découvre de hautes falaises constituées à 70 % de cuivre pur – le plus riche gisement au monde ! Cinq ans plus tard, l'Alaska Syndicate rachète les droits d'exploitation du

À cheval à travers l'arctique

Laurent Granier, Philippe Lansac et Megan Son

gisement en créant la Kennecott Copper Company. On demande à Michael J. Heney, le créateur de la ligne ferroviaire qui relie le port de Skagway aux gisements du Klondike par le col de White, de construire une voie ferrée pour transporter le minerai jusqu'à Cordova, dans le détroit du Prince William. Les premiers ouvriers arrivent le 1er avril 1906.

Ce projet pharaonique de 320 kilomètres demande cinq ans de travail aux cinq mille ouvriers de Heney, et finit par coûter une véritable fortune. Le 8 avril 1911, le premier train arrive enfin à Cordova. C'est le début de l'exploitation de la mine de Bonanza, qui va rapporter plus de 200 millions de dollars à l'Alaska Syndicate... Chitina, située sur la voie ferrée, se développe rapidement. En plus de l'exploitation de la mine de cuivre, les pionniers et les marchandises prennent le train jusqu'à ce carrefour avant de continuer à cheval vers l'intérieur, ce qui leur évite de prendre le premier tronçon du Valdez-Fairbanks Trail. Chitina devient alors un dépôt central de marchandises en direction de Kennecott et de Fairbanks. Le boom est si rapide que l'on pense que la ville pourra bientôt devenir la capitale de l'État.

À l'est de la ville, un passage taillé à flanc de colline ouvre la piste de McCarthy. Le changement d'ambiance est radical. Un tapis de brume enveloppe l'immense vallée glaciaire de la Chitina River. L'endroit est à la fois magique, lugubre et terriblement sauvage. Devant nous, la piste s'enfonce dans l'immensité du parc national des monts Wrangell-Saint-Elias, la plus grande réserve naturelle des États-Unis, six fois plus grand que Yellowstone...

Nous remontons ensuite plein nord et empruntons la piste du Denali. Depuis trois jours, nous n'avons pas vu un seul arbre. Devant nous, à l'infini, des collines recouvertes de toundra. Sur un tapis régulier de mousse humide, nous progressons lentement sous un crachin permanent. Sur notre droite, l'horizon est coupé par les contreforts de l'Alaska Range, qui s'étend jusqu'au mont McKinley. Avec nos salopettes jaunes, nous avons l'allure de marins pêcheurs perdus dans l'intérieur des terres ! Nous n'avons croisé âme qui vive depuis soixante-douze heures, et ce grand désert vert qui nous rassurait au début, car le regard porte loin, se met à devenir pesant. Dans les marais qui ceignent Glacier Lake, nous surprenons enfin deux chasseurs, Stephen et Erik. Depuis plusieurs jours, ils ratissent les environs avec leurs jumelles et guettent patiemment les caribous.

Erik est d'origine russe. Ses ancêtres se sont installés sur l'île de Kodiak au XVIII^e siècle, au moment du boom de la traite des fourrures. À l'époque, Vitus Bering, le grand navigateur danois mandaté par le tsar, venait d'explorer les côtes de l'Alaska pour tenter de déterminer s'il existait un pont terrestre entre

l'Empire russe et le continent américain. Lors de sa deuxième mission, pris dans une tempête, son navire échoua sur une île déserte, et il mourut du scorbut. Mais certains rescapés réussirent à construire une embarcation avec l'épave et purent revenir à bon port, chargés de magnifiques fourrures de loutres de mer. Leur qualité était telle que de nombreux trappeurs sibériens se précipitèrent vers les îles aléoutiennes. Par la suite, menacée par la concurrence française et anglaise, la Russie structura sa colonisation de l'Alaska. Shelikov, un puissant négociant, installa alors la première colonie russe sur l'île de Kodiak. L'autorité russe perdit ensuite de son ampleur et, après la défaite de la guerre de Crimée, le tsar, qui avait besoin de liquidités, vendit en 1867 l'Alaska aux Américains, pour sept millions de dollars – un prix dérisoire pour ce territoire dont la richesse sera révélée peu après, avec la ruée vers l'or du Klondike, puis celle de l'or noir de Prudhoe Bay...



Sur la route de Seven-Mile Lake, des mares de boue barrent le sentier qui se transforme en torrent. Tout à l'heure, Laurent s'est étalé de tout son long dans le ruisseau, en butant sur un rocher caché sous la vase. Et maintenant, voilà Boogie qui s'enfonce jusqu'au garrot dans un magma d'argile gluant. « Sors-le de là ! » hurle Philippe à Megan affolée au bout de la

À cheval à travers l'arctique

Laurent Granier, Philippe Lansac et Megan Son

longe. Boogie se débat et s'enfonce de plus belle. Les sacs de bât se couvrent de boue. Il tente de s'extraire, mais rechute. Megan bataille : 45 kilos pour en relever 600, le défi est de taille ! Dans un effort inouï, en prenant appui sur la corde, Boogie s'extrait du piège et se réfugie sur quelques mètres carrés de terre ferme...

Nous atteignons ensuite Fairbanks puis commençons notre longue ascension de la piste qui longe le

pipeline jusqu'à Prudhoe Bay, sur les côtes de l'océan arctique. Un sentier épuisant, montant et descendant à pic à travers les collines. Dans les pentes à 45 degrés, Boogie et Chevelle, pris de vertige, se mettent à paniquer. Notre vitesse moyenne en prend un coup... Il reste encore 700 kilomètres à parcourir, et nous risquons d'être pris par l'hiver si nous n'accélérons pas le pas...

Solitudes arctiques

À marcher entre dix et douze heures par jour depuis plus de deux mois, notre périple entre dans une agréable routine. Les kilomètres s'enchaînent sous nos pas réguliers. Les chevaux avancent tranquillement, arrachant au passage une touffe d'herbe rase. Nous n'avons même plus besoin de les attacher quand nous nous arrêtons à midi. Il suffit de les débâter pour qu'ils comprennent que c'est la pause. Ils tournent autour de nous et broutent tranquillement. Chevelle revient régulièrement vers nous pour essayer de voler une tranche de pain ou quelques pâtes. Nous formons maintenant un groupe homogène dans lequel chacun a sa place, son rôle. Il nous arrive de marcher en silence pendant plusieurs heures d'affilée. Chacun se laisse bercer par le rythme des pas et se perd dans ses pensées.

Nous traversons le cercle polaire et arrivons en vue de Wiseman. Le long de la rivière Koyokuk, c'est le dernier village, à la frontière de l'immense désert arctique qui se cache derrière ces montagnes. Une fois n'est pas coutume : Wiseman est né de l'or. Une bande de déçus du Klondike, où la plupart des concessions étaient déjà occupées à leur arrivée, tenta sa chance et échoua sur les rives de la rivière Nolan. Ils installèrent un premier campement qu'ils baptisèrent Coldfoot (« Pieds froids »), tant ils avaient souffert des températures qui atteignirent - 70 degrés cet hiver-là. Puis ils déménagèrent quelques kilomètres plus au nord et fondèrent Wiseman.

À peine descendus de cheval, nous sommes invités à un festin d'élan dans la cabine de Berni et Uta Hicker. Il y a dix ans, ils ont quitté définitivement leur Bavière natale pour venir s'installer ici. « Notre premier séjour, durant des vacances, a été un véritable choc. Comme un réveil. La vie dans le sud de l'Allemagne, avec les grandes villes, les autoroutes, la télévision et les supermarchés nous semblait tout à coup insupportable. Du moins, pas compatible avec notre vision du bonheur. Et nous ne voulions surtout pas élever nos enfants dans un tel environnement. Nous

avons donc tout plaqué et avons construit une cabine ici. » Pendant que le ragoût d'élan mijote sur le vieux poêle en fonte, Berni découpe une cuisse de caribou chassé la semaine précédente. Toute la famille vit au rythme des préparatifs pour l'hiver. Les enfants, âgés de quatre et six ans, apportent leur contribution en emballant soigneusement les morceaux de viande. Uta place ensuite soigneusement les paquets dans la cache, un garde-manger perché à 3 mètres de hauteur, pour éviter que les ours ou d'autres animaux ne viennent dévorer les provisions. « L'avantage, en Alaska, nous lance-t-elle en riant, c'est que l'on n'a pas besoin de congélateur ! De toute manière, nous n'avons pas l'électricité ici ! » En fin d'après-midi, nous allons nourrir les chiens. Steaks de saumon et soupe de poisson pour ceux qui tireront le traîneau tout l'hiver sur les rivières gelées. Après le dîner, à la lumière des lampes à huile, nous écoutons les histoires de chasse de Berni, ses nez à nez avec les grizzlis et les troupeaux de caribous... Dehors, les aurores boréales dansent au-dessus de ce petit paradis terrestre, à quelques kilomètres au nord du cercle polaire arctique.

Nous reprenons la piste et arrivons aux pieds du col de l'Atigun. À 1 422 mètres d'altitude, il marque la frontière climatique entre l'intérieur et le North Slope, le piedmont arctique. D'après le peu d'informations que nous avons pu récolter, la pente serait très raide du côté sud...

Au bout d'une heure de marche, un vent froid et humide se lève. En quelques minutes, la pluie se transforme en flocons qui nous fouettent le visage. Très rapidement, le sentier se couvre de poudreuse, et les chevaux se mettent à glisser. Nous prenons alors la pente de côté et grimpons en zigzag. Nous devons régulièrement nous arrêter pour décoller les blocs de glace qui se forment sous les sabots. Nous n'avons pas le droit à la chute...

En arrivant à proximité du col, le blizzard forcé encore. Nous avons l'impression d'être pris dans un

À cheval à travers l'arctique

Laurent Granier, Philippe Lansac et Megan Son

énorme courant d'air gelé. Pliés contre le vent, nous progressons péniblement. La neige nous griffe le visage, nos cils gèlent, l'air glacé que nous respirons nous brûle la gorge. Les chevaux halètent ; ils sont recouverts par la neige. Avec ce vent froid, tout notre équipement trempé par la pluie du matin gèle

instantanément : les longues, les sacs de bât, nos vêtements, nos bidons d'eau... L'hiver est en train de nous prendre de court. Peut-être commettons-nous une grave erreur en voulant rejoindre l'Arctique fin septembre ?



Nous cherchons à nous abriter quelques minutes derrière un monticule de rochers, mais le vent tourbillonne et nous glace de plus belle. Il n'y a pas d'autre solution que de passer le col d'une seule traite. Désormais, la neige a complètement recouvert la roche. La poudreuse s'est accumulée en un temps record, et le brouillard complète le tableau. Impossible de distinguer le ciel du sol dans cette lumière cotonneuse. Plus un seul point de repère, d'autant que le jour commence à baisser. « Attention ! » crie soudain Philippe qui vient de s'enfoncer jusqu'à la taille dans la poudreuse. Caché sous la neige, un petit lac, dont la surface gelée a cédé sous son poids, vient de le prendre au piège. Trop tard ! Boogie tombe lui aussi. Philippe, saisi par l'eau glaciale, appelle au secours. Megan, ne pouvant pas avancer plus loin, au risque de tomber elle aussi, saisit la corde attachée à la selle de Chevelle et la lance à Philippe. Il parvient à se dégager, tremblant de froid, mais sain et sauf. Laurent bondit sur lui et le remet debout en le frottant pour le réchauffer. C'est à présent Boogie qu'il faut sortir de là. Le pauvre se

débat, mais s'enfonce de plus belle. Megan et Laurent s'agrippent à sa queue et tirent de toutes leurs forces pour le faire reculer. Il progresse de quelques centimètres, mais ses antérieurs restent bloqués. Megan se jette sur la sangle et défait rapidement le nœud. La selle et les sacs tournent et tombent dans la neige. Boogie recule progressivement, se libère de la glace et remonte, enfin...

Perdus dans le brouillard opaque, nous ne savons désormais plus par où passer et, surtout, où poser les pieds. Laurent part devant et vérifie la solidité de la glace. Progressivement, le sol devient plat, puis, enfin, commence à redescendre. Le col est franchi. De l'autre côté, la pente est plus douce. Le vent s'est calmé, et le brouillard se lève un peu, dégageant la vallée. Nous reprenons peu à peu confiance et, malgré l'épuisement, le sourire revient même sur nos visages. Devant nous, une immensité blanche, infinie. L'Arctique nous ouvre enfin ses portes...

Pendant 2 semaines, dans la glace et le froid, nous redescendons progressivement vers Prudhoe Bay, que

À cheval à travers l'arctique

Laurent Granier, Philippe Lansac et Megan Son

nous atteignons au bout de 91 jours d'expédition. La musique des vagues, l'air marin et le vent nous font soudainement tout oublier. Devant nous s'étale un océan que nous voyons pour la première fois. Une vision privilégiée, partagée par très peu. Des Eskimos, des Inuits bien sûr, mais aussi des trappeurs, des explorateurs et des aventuriers. Des gens qui nous ont fait rêver et avec lesquels, désormais, nous partageons ce bout du monde.

Alaska, sur les traces des pionniers

*Par Laurent Granier, Philippe Lansac et Megan Son
Préface de Nicolas Vanier*

Éditions Arthaud

Collection : « Sur les traces de »

Format : 250 X 250

160 pages

150 illustrations et photographies couleur

